

L'Abille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PEE PUBLISHING CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE

MAURICE LAFARGUE

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres

Covered at the Post Office of New-Orleans

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui ne paient au prix réduit de 1 sous le ligne, voir une autre page du journal.

L'Abille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Jeu, 6 août 1914.

Table with 3 columns: Fahrenheit, Centigrade, and weather conditions.

Sur le Caractère français

Les Marches de l'Est: Dans l'étude des phénomènes français, les historiens et les politiques se sont plu souvent à opposer plusieurs France les unes aux autres: la France du Midi et la France du Nord, la France de l'ancien régime et la France de la Révolution, la France bourgeoise et la France populaire; et, parmi tant de contradictions, on en viendrait à se demander si, par-delà ces différences il y a un caractère français. Il suffit de regarder d'un peu haut et d'un peu loin pour se convaincre qu'au contraire il est peu de peuples dont les traits psychologiques se répètent avec une pareille constance au cours de l'histoire. Dans toutes les crises politiques auxquelles la France, tant de fois, parut sur le point de succomber — car la France est le pays des miracles — on retrouve les mêmes aspects, la même dépense d'énergie et souvent de génie, le même débordement d'individualisme, la même absence d'esprit politique, les mêmes fléchissements, les mêmes brusques reprises du sentiment national. On est frappé, à examiner du dehors, de l'étranger, les grandes querelles parlementaires qui ont troublé ces derniers temps la République, de l'immense gaspillage de force et de talent qui s'y fait. Malgré tout le mal qu'on a dit, et qu'on a pu dire justement du Parlement français en ces dernières années, tous ceux qui l'ont vu d'un peu près, et qui ont pu faire des comparaisons, ont remarqué qu'on y trouve beaucoup plus d'hommes de valeur, d'hommes de talent, que dans les autres parlements européens. Dans la furieuse ruée vers le pouvoir que constitue la démocratie française, une sélection naturelle s'opère, et il n'est pas

un des groupes de la Chambre qui n'ait à sa tête quelques hommes de premier plan, capables de s'adapter à toutes les situations et de jouer les parties politiques les plus difficiles avec des hommes d'Etat étrangers qui une longue discipline a seule préparés à ce rôle.

Mais tous ces hommes s'usent à se combattre les uns les autres. Que comptent leur patriotisme, leur désir d'action, leur souci du bien public, quand il s'agit de défendre leur existence politique contre des compétiteurs qui ne les dépassent pas, mais qui les valent? Parmi les admirables articles que M. Maurice Barrès consacrait à l'affaire Caillaux-Rochette, un des plus importants, celui qui portait ce titre saisissant: "Les trois fils de la Louve", mettait dans la plus vive lumière le caractère personnel de ces rivalités où la force politique de la France se consume. Peut-être les institutions actuelles les accusent-elles plus violemment, mais à regarder sans prévention dans le passé, on s'aperçoit que ces vices français furent constants, et qu'ils sont d'a-leurs le rachet de quelques-unes des plus brillantes qualités françaises. Ce sont eux qu'on retrouve au long de l'histoire.

Ne croirait-on pas qu'un monde doit séparer les politiciens du XXe siècle, tous ou presque tous d'origine bourgeoise et de formation démocratique, des grands seigneurs qui s'insurgèrent contre la monarchie triomphante, et firent la Fronde? Et assurément, bien des choses les séparent. Il ne faudrait pas pousser trop loin le parallèle, ni chercher parmi les parlementaires contemporains, les exacts pendant de Retz et de La Rochefoucauld, du duc de Beaufort et du prince de Condé ni vouloir assimiler, par amour du paradoxe, les muses de la troisième République à Madame de Chevreuse ou à Madame de Longueville. Mais, tout de même, ce grand tumulte français ressemble, par bien des points, à tous ceux que nous avons vus depuis quarante ans, ou mieux depuis un siècle.

Ces réflexions me viennent à l'esprit à propos du vivant portrait de La Rochefoucauld que M. Georges Grappe a publié dans la "Bibliothèque française" en groupes avec beaucoup d'art et de discernement, des textes de l'auteur même des "Maximes". L'étonnant personnage! Merveilleusement riche de passions et de contradictions, de vertus et de défauts, et si plein de vie, de force, de complexité que, dans la société la plus cultivée, et lui-même tout pètri de culture et de civilisation, il apparaît comme un beau spécimen de jeune humanité, vrai type de l'aristocrate, du noble selon Nietzsche, dont il est, d'ailleurs, le véritable maître, l'œil clair, l'esprit net, sans illusions, né avec la passion de dominer et de conquérir et sachant toujours, dans l'amour comme dans la résignation, comme dans la soumission, garder de tout contact la citadelle intérieure.



WEAR THE ROBERT. See mentions next page.

HYDRO-THBR MASS.

Procédé scientifique de bains froids. Méthode qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 3 à midi; messieurs de 1 heure à 3 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chiropratie, manipulation, d'ortose, \$1.00. \$25.00 par mois. Douche et natation, 50c; 25c pour \$10.00. Leçons de natation. 75c rue Gravier. M. et MME ROBERT OSBORNE. 10 mai-1 an

brief sachant demeurer un homme libre dans les cadres de la morale monarchique et catholique. Vrai type de l'aristocrate, mais de l'aristocrate français. On en a vu, depuis, un certain nombre de répliques, ou même de réductions. Il apparaît tout entier dans le livre de Georges Grappe, et comme fond de tableau sur lequel le personnage s'enlève avec une étonnante vigueur, c'est toute la France chevaleresque et romanesque et pittoresque de la minorité de Louis XIV qui se dessine avec beaucoup de relief et d'agrément.

Charmante époque pour les romanciers et les auteurs comiques; pour les historiens aussi, car c'est un de ces moments climatiques de l'histoire française où, tout à coup, les forces vivantes de la nation, ses vertus essentielles et ses défauts constants sont mis en éclatante lumière. C'est un beau tumulte français.

Tumulte! C'est le mot de César, le mot par lequel il désigne les fièvres soudaines qui s'emparaient de la nation gauloise, dont les Romains positifs ne comprirent jamais l'origine imaginative et qu'ils redoutaient d'autant plus qu'ils étaient plus incapables de se les expliquer et de les prévoir. Il n'en est pas de plus juste. Les Français n'ont presque jamais agi politiquement et nationalement, que sous forme de tumulte. C'est un tumulte qui "houte les Anglais hors de France" au XVIe siècle; tumulte la Ligue, tumulte la Fronde, tumulte la Révolution, les Révolutions. Et, dans chacun de ces tumultes, on retrouve les mêmes personnages, les mêmes brouillons et les mêmes héros.

L'aristocratie vaincue a eu des mémorialistes. Elle n'a pas eu d'historien, de sorte que nous sommes habitués à la juger sévèrement, ne fût-ce que par habitude scolaire. Mais, dans son alliance avec la bourgeoisie parlementaire, si elle eût triomphé, n'eût-elle pas revêtu d'établissement en France ces libertés anglaises essentiellement aristocratiques à l'origine, dont on nous a toujours prêché l'admiration? Seulement, alors que l'aristocratie anglaise a réussi, la française a échoué parce qu'elle a manqué d'esprit politique, et surtout de discipline, parce que ses chefs qui, tous, avaient du courage de l'intrigue, du talent, préféreraient dans le fond, voir réussir l'adversaire que triompher un rival. La bourgeoisie qui, actuellement, se défend contre des forces populaires dont elle a elle-même provoqué l'ambition, comme l'aristocratie se défendait contre l'absolutisme, réussira-t-elle mieux? On en peut douter, à voir l'émiettement de ses forces et les querelles de ses défenseurs. Les conservateurs, monarchistes, bonapartistes, catholiques, ne s'entendent pas mieux entre eux que les républicains; autant d'hommes, autant de partis. Et pour obtenir un pouvoir, ne fût-ce que temporaire, pas un de ces partis qui ne trahisse la cause com-

Départ des Patriotes Français

Les jeunes français qui s'étaient rendus à l'appel du consul général de France se sont tous réunis au consulat à 8 heures 30 hier soir. Ils ont été reçus par M. Ferrand, le consul général, en uniforme et l'épée au côté. Une foule compacte était massée devant les portes du consulat pour serrer la main de chacun de ces braves qui partaient pour offrir l'appui de leur bras à la mère patrie. Sous la conduite de notre énergique consul-général, aidé de son zélé vice-consul M. Pierre Lacaze, ils se sont rendus à la gare du chemin de fer Louisville et Nashville à destination de New-York, d'où ils s'embarqueront sur un paquebot pour la France.

L'ordre le plus parfait a été observé par ces jeunes patriotes marchant avec entrain et pleins de gaieté et ayant le bon goût de ne pas se livrer à des démonstrations intempestives. Un grand nombre d'amis et de connaissances les attendaient à la gare, dont ils ne discernent pas clairement d'ailleurs, des exigences. De temps en temps, quand ils ont la responsabilité du pivoi, ils s'alarment devant le flot montant d'une barbarie égalitaire qui semble destinée à balayer toute cette jolie civilisation dont ils se sentent les héritiers et qui est aristocratique en son essence. Mais l'intérêt immédiat les reprend bien vite, et les contraint de flatter cette force qu'ils souhaiteraient combattre. On ne saurait donc trop compter sur eux pour le maintien de cette culture, de cette civilisation française où il faut voir une des plus magnifiques réussites de l'effort humain, mais sur ce peuple lui-même qui, d'abord, semble pour elle le plus grand péril. Qu'on le regarde d'un peu haut, d'un peu loin, ce peuple, non dans ses manifestations politiques, nécessairement violentes, mais dans ses mœurs, dans ses habitudes constantes, et l'on verra en lui les mêmes traits de caractère qui ont marqué d'autres classes de Français, celles qui ont tenu jusqu'ici le premier rang. Il y a chez lui, le même individualisme, le même besoin de dominer, de "césariser", la même générosité de tempérament, le même goût pour les idées, pour les attitudes brillantes, et la même indiscipline foncière. Voyez le Français du peuple, syndicaliste ou socialiste unifié: en comparaison d'un Allemand, d'un Anglais ou d'un Italien de la même classe, c'est toujours un aristocrate. Même révolutionnaire, égalitaire ou anarchiste, un Français ne con-

sent à servir ce qu'il peut se voir général dans un avenir prochain. Il est, par nature, impolitique et ingouvernable: la guerre civile est, pour lui, un sport. Mais vient le danger extérieur, la menace étrangère, le même peuple oublie toutes ses querelles, toutes ses rivalités; il ne sentira plus ce qui le divise, mais ce qui l'unit. Il y a tout de même quelque chose de changé depuis la Fronde: aucun parti vaincu, aujourd'hui, n'appellerait plus l'étranger.

L. DUMONT-WILDEN.

Une Nouvelle Grève Chez les Confiseurs Méridionaux.

Correspondance Spéciale de l'Abille

Nîmes. — La "Presse-Associée" a relaté la grève des ouvriers confiseurs et les conséquences désastreuses qu'elle a entraînées pour le commerce français. Une nouvelle grève, bien plus importante, vient d'éclater dans les confiseries de la région. Ce sont les hommes de peine qui sont les plus intéressés. Ils gagnent actuellement quatre francs par jour et font 10 heures de travail. Ils demandent que leur salaire soit porté à 5 francs par jour.

Une entrevue va avoir lieu avec les patrons. La conciliation paraît difficile. La grève sera des plus désastreuses si elle persiste.

Une survivance de l'Ordre de Malte

Correspondance Spéciale de l'Abille

Se doute-t-on que l'ordre de Malte existe encore? Bien que supprimé en 1798 par la Révolution, qui lui enleva la souveraineté de l'île de Malte, il a survécu jusqu'à nos jours.

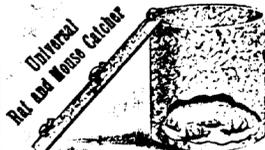
L'association des chevaliers Français de l'ordre de Malte, qui a pour aumônier l'abbé de la Vallette-Monbrin, a un caractère nettement traditionaliste, en politique comme en religion. Ses membres doivent en toutes choses prendre le contrepied de la Révolution et se faire les artisans de la restauration chrétienne et française.

LE METHODE BERLITZ

Nous commençons des classes de Français spéciales pour enfants, depuis le 15 juillet. Classes pour commençants et étudiants avancés, littérature et histoire. Anual, leçons de conversation pour adultes, 3 fois par semaine. Nous garantissons que nos élèves obtiennent l'accent le plus pur. Visitez-nous, écrivez ou téléphonez.

The International School of Languages

"Original Berlitz Method" 323 Maison Blanche. Tél. Main 3991. 8 Juin-1 an-merc-ven-dim



A pris 200 rats en un mois.

Débarassez un édifice de rats et souris en peu de temps, et ceci sans danger, car il est toujours prêt à l'usage. Fait en fer galvanisé, il ne peut se détacher, et dure des années. On peut prendre un grand nombre, tous les jours. Allez au piège le matin, enlever l'appareil intérieur, en quelques secondes, sortez les rats et souris morts, replacez l'appareil, et le piège est prêt de nouveau à servir. L'appareil employé est du fromage en petits morceaux; le poison est ainsi éliminé. Le piège a 15 pouces de haut sur 10 de diamètre. Quand les rats passent l'appareil, ils meurent sans qu'aucune marque reste sur eux. Le piège est toujours propre. Un de ces pièges posé dans une écurie à Scranton, Penn., a attrapé plus de 200 rats dans un mois. Franco dans les Etats-Unis au reçu de 3.00 dollars. Piège de 8 pouces de haut, pour souris seulement, franco, 1.00 dollar. Comme le port est payé d'avance, on demande que l'argent accompagne la commande. H. D. SWARTZ, Inventeur-Manufacturier, Scranton, Penn. 22Jul-1m

Un centre de dirigeables en Méditerranée

Correspondance Spéciale de l'Abille

Marseille. — Sur décision gouvernementale, et après examen minutieux des officiers supérieurs venus de Paris, il a été décidé de créer près de Fréjus, au Muy, sur un terrain propre, un centre de dirigeables appelé à opérer en liaison, avec la flotte de combat.

Ce centre d'aérostation, comprendra des hangars gigantesques, pouvant permettre l'atterrissage, d'un ballon dirigeable d'un volume de 30,000 mètres cubes et une immense cour centrale d'évolutions.

Bureau de Santé de la Ville de la Nouvelle-Orléans

EDIFICE DES BUREAUX MUNICIPAUX

Avis aux propriétaires et agents de terrains vides dans la ville de la Nouvelle-Orléans

Les propriétaires et agents de tous terrains vides sont prévenus qu'à partir de la date de la publication de cet avis, la Section 7 de l'Ordonnance No. 17, de la Série du Bureau de Santé, qui dit: "Que toute propriété avec ou sans améliorations dans la ville de la Nouvelle-Orléans, et tous terrains vides doivent être conservés propres et débarrassés de toutes ordures ou débris qui pourraient s'y trouver," sera mise en vigueur.

Les propriétaires ou agents sont responsables, devant la loi, pour toute infraction à cette ordonnance et sont sujets à une amende ou à l'emprisonnement.

Le Bureau de Santé de la Ville offre aux propriétaires ou agents de ces lots, des affiches prévenant le public de ne rien déposer sur ces terrains. Ces affiches peuvent s'obtenir en faisant la demande au Bureau de Santé.

W. T. O'REILLY, M. D., Surintendant de la Santé Publique et Président du Bureau.

W. H. ROBIN, M. D., Secrétaire.

Fermeton de l'Abille de la Nlle-Orléans

No. 41 Commencé le 19 juin 1914.

Le Secret Terrible

PAR J. de MAISONNEUVE

(Suite)

M. Herbelot, tout à ses regrets, avait élevé la voix peu à peu. Le malade, qui semblait dormir, tressaillit et ouvrit les yeux en entendant le nom de Cérillos. — Lénore, gémit-il... Oh! Lénore... seule... toute seule... Mais le marquis, alors? Que fait le marquis? Lâche! protège ton enfant. Le colon et Arlette avaient cessé de parler et se regardaient avec angoisse. — Oh! mon Dieu, voilà le délire qui revient, soupira la jeune fille dès que la voix rauque et oppressée de son fiancé s'arrêta: — L'a-t-il souvent? — Très souvent à cette heure-ci; mais voilà deux nuits que son exaltation semblait décroître. — Et que dit-il? Des mots sans suite, je suppose. Il parle d'un marquis sur un ton de colère. Le nomme-t-il? — Oui. A ce que j'ai compris, c'est le père de sa belle-sœur. Pierre l'accuse de froidure et d'indifférence envers cette Lénore dont il est l'unique soutien.

— Ainsi, Mme Lénore de Cérillos serait la fille d'un marquis, dit le colon d'une voix émue. Comme c'est étrange! — Etrange?... Pourquoi donc?... Père chéri, je te soupçonne de dormir debout. Regarde ton lit, crois-moi. Tu te fatigues tellement dans la journée... — Et le nom de cet homme, le connais-tu, Arlette? demandait M. Herbelot d'un air préoccupé. — Quel homme?... Ah! le marquis? Il s'appelle de Villandry, je crois. Le colon avait boudi vers sa fille. Il prit ses mains, les serrant à lui faire mal, et dit: — Qu'as-tu dit?... Qu'as-tu dit?... Quel nom as-tu prononcé... Suis-je fou, par hasard?... — Oh! père, qu'y a-t-il? Comme tu es troublé. Vois, je tremble aussi, balbutia Arlette. — Je t'en supplie, répète ce nom pour que je sois sûr de n'avoir pas rêvé. Ce nom... ce nom... redis-le, de grâce? — Mais avant que la jeune fille eût obéi, le malade dressé à demi sur sa couche criait d'un ton de fureur: — Marquis Jacques de Villandry vous êtes un lâche, vous qui laissez souffrir seule votre pauvre enfant. — Grands dieux!... grands dieux!... je deviens fou! M. Herbelot fit un effort pour se lever puis retomba sur son fauteuil la face congestionnée, les yeux hagards. Arlette dénoua sa cravate et lui jeta de l'eau à la figure tout en appelant à l'aide d'un accent angoissé. Mme Herbelot était accourue. Le colon énergiquement soigné, sentit se dissiper son malaise. — Mon pauvre ami, m'as-tu assez effrayé!

Je t'ai cru atteint d'une congestion. Qu'est-ce qui a pu le causer ce trouble dangereux? Le colon serra la main de sa femme et répondit d'une voix altérée: — Tu vas comprendre. Voici ce qui ressort des phrases entrecoupées que Pierre crie dans son délire: Mme de Cérillos, la femme du forçat s'appelait étant jeune fille: Lénore de Villandry. Mme Herbelot joignit les mains et reprima l'exclamation qui montait à ses lèvres. — Mon pauvre ami, le délire se gagne, murmura-t-elle ensuite. Je t'en prie, reviens à toi. — Tu doutes de ma raison, n'est-ce pas? Je me suis cru moi-même atteint de folie en entendant ce nom tomber des lèvres du docteur. — Mais interroge ta fille. Elle te dira que tout à l'heure encore le marquis Jacques de Villandry a été accusé de lâcheté pour avoir abandonné son enfant. — Le marquis Jacques, répéta Mme Herbelot, les yeux dilatés de surprise. Oh! mon ami... mon ami, tu divagues. — Non, ma mère, interrompit Arlette. Tu aurais entendu ce nom bien souvent, si tu venais Pierre à cette heure-ci, où, presque toujours, son agitation augmente. — Mais pourquoi êtes-vous si émus? Quel est cet homme dont le nom seul vous bouleverse? — Tu le sauras plus tard, ma fille, répondit M. Herbelot, qui tâchait de reprendre un peu son sang-froid. — Il a été mêlé à ma vie et je le croyais mort, bien mort, ainsi que son enfant. — Et voilà que Pierre le connaît, voilà que Pierre est le beau-frère de cette Lénore tant pléurée. Ah! justice divine... — Ne te hâte pas de croire des choses extraordinaires, mon pauvre ami, dit Mme Herbelot avec douceur.

"Ces étros-là n'ont peut-être rien de commun avec ceux... que tu as connus. Une coïncidence de nom l'abuse, je le crois. — Non, certes, déclara avec force le maître des Palmes. Il y avait en moi un pressentiment que tout ceci confirme, une douleur que les années aggravèrent au lieu de la guérir. — Hélas! pourquoi faut-il que cette malheureuse enfant soit devenue la femme d'un meurtrier? — "Mais que dis-je là? On peut être accusé, condamné, voué à l'infamie par la justice humaine et n'avoir pas cessé d'être un homme d'honneur. — Romain de Cérillos est innocent, si je le juge d'après son frère si loyal et si bon. Dès que Pierre sera guéri, je l'accompagne en France et je prends en mains une cause qui m'intéresse passionnément. — Marquis de Villandry, à nous deux. Nous verrons si Lénore sera toujours abandonnée par son père. — Je nage en plein mystère, dit la jeune fille, et pourtant je suis bien heureuse. Elle se pencha vers le malade et reprit: — Guérissez vite, mon ami bien aimé. Il le faut dans l'intérêt de votre famille qui devient la nôtre. — "Dès que vos forces le permettront, nous irons rejoindre Lénore et sauver Romain. — Rejoindre Lénore et sauver Romain, répéta le docteur qui dut comprendre vaguement le sens de ces paroles, car un sourire éclaira ses traits. — Dès lors, M. Herbelot s'assit presque aussitôt que sa femme et sa fille près de la couche du malade et il entendit, à bien des reprises, les noms qui l'intéressaient. Les yeux d'Arlette rayonnaient d'espoir. C'est

qu'une évolution salutaire avait lieu dans l'état de celui qu'elle aimait. Un jour, enfin, le mal fut vaincu. Pierre s'éveilla de son inconscience. Il vit la jeune fille inclinée à son chevet dans une attitude d'ange gardien et sourit. — Arlette, mon Arlette, c'est vous! — C'est moi, mon Pierre bien-aimé. — Mais les bras du malade tendus d'instinct vers la jeune fille la repoussèrent au lieu de l'embrasser. — Le docteur, qui s'était souvent d'abord de ses fiançailles, se rappela à présent les scènes qui avaient suivi. — Romain, mon pauvre frère, murmura-t-il dans un sanglot. — Courage, dit Arlette, pas de tristes pensées qui retarderaient votre guérison, mon ami. — C'est dans l'intérêt de ce frère chéri qui l'a fait vite redevenir énergique et fort. — Les bonnes nouvelles que vous allez entendre vont, je l'espère, vous y aider. — Mes parents, qui vous agrément comme mon fiancé et vous aiment comme un fils, adoptent Romain et Lénore en même temps que vous... — C'est décidé, nous partons pour la France dès que vous serez rétabli, intéressant malade. — Nous allons nous improviser policiers, chercher le vrai coupable et le trouver en un tour de main. — Ne prenez pas cet air incrédule, mon ami, tout ce que je vous dis là est bien vrai. — M. et Mme Herbelot, qui survinrent, ayant certifié la vérité de ces paroles, Pierre ne douta plus. La joie et l'espoir qu'il en conçut semblèrent accomplir un miracle. La convalescence du malade fut d'une extrême rapidité. Malgré sa hâte de savoir, le colon avait sage-